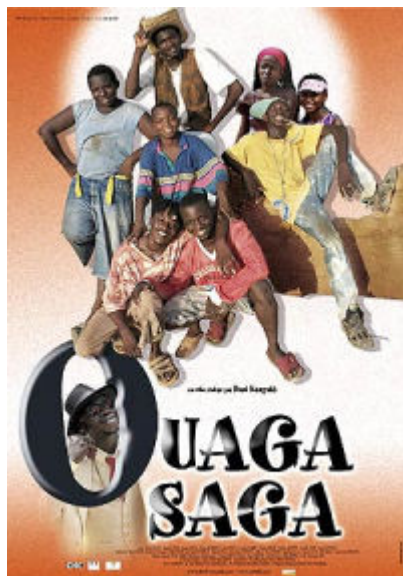


Dossier de presse trigon-film

OUAGA SAGA

Dani Kouyaté, Burkina Faso, 2004



DISTRIBUTION

trigon-film
Case postale
5430 Wettingen 1
Tél. : 056 430 12 30
Fax : 056 430 12 31
info@trigon-film.org
www.trigon-film.org

MATERIEL PHOTOGRAPHIQUE

www.trigon-film.org

Fiche technique

Réalisation	Dani Kouyaté
Scénario	Michel Mifsud, Jean Denis Berenbaum
Image	Jean-Claude Schiffrine
Montage	Jean Daniel Fernandez
Son	Francis Baldos
Musique	Moctar Samba
Son	Francis Baldos
Production	Agnès Datin
Coproduction	PM Audiovisuel, Sahelis Productions
Pays	Burkina Faso
Format	35mm, 1:1,85, Dolby SR
Langues	français (a)
Durée	85 min.

Fiche artistique

Bourémah	Amidou Bansa
Bouba	Sébastien Bélem
Moussa	Aguibou Sanou
Kadou	Thomas Ouédraogo
Cyrille	José Sorgho
Le Shérif	Yacouba Dembélé
Pelé	Gérôme Kaboré
Mama	Delphine Ouattara
Faustine	Yasminh Sidibé



Festivals, prix

FESPACO (Ouagadougou - Burkina-Faso) - 2005 - Prix «Graine de Baobab – Wandé»

Synopsis

Dans la capitale du Burkina Faso, un groupe de jeunes tente de survivre et de prospérer. Ce film est l'aventure d'une bande de débrouillards d'un quartier démuné de Ouagadougou, dont les astuces et l'ingéniosité compensent le manque d'argent et dont les espoirs fous et l'optimisme banissent le quotidien de la lutte. Certains réussiront modestement, les autres sombreront plus ou moins sans que, pour autant, ne se démente une grande solidarité de groupe...

Biographie

Né dans une famille de griots le 4 juin 1961 à Bobo-Dioulasso au Burkina Faso, Dani Kouyaté approche très jeune l'art du spectacle. Il entre à l'Institut Africain d'Études Cinématographiques de Ouagadougou où il obtient une licence de création cinématographique. Puis il poursuit ses études à Paris où il obtient une Maîtrise d'Animation Culturelle et Sociale à l'Université de la Sorbonne. Il est également diplômé de l'Ecole Internationale d'Anthropologie de Paris et titulaire d'un Diplôme d'Études Approfondies de Cinéma obtenu à l'Université Paris 8 Saint-Denis. Il réside à Paris et effectue de nombreux séjours en Italie, Allemagne, Suisse et au Burkina Faso dans le cadre de ses activités théâtrales aussi bien en tant que metteur en scène que comédien. Après plusieurs tournées de 1990 à 1996 en Europe et aux États-Unis comme conteur dans le spectacle familial «La Voix du Griot» créé par son père le griot Sotigui Kouyaté, il anime des stages en Europe et en Afrique sur l'art de la narration. Dani Kouyaté est également musicien, il pratique la guitare et plusieurs types d'instruments de percussion. Sa carrière de réalisateur commence en 1989 avec «Bilakoro» coréalisé avec Issa Traoré de Brahima puis se sera «Tobbere Kossam» en 1991 avec Philippe Baqué. En 1992 il tourne un nouveau court métrage: «Les larmes sacrées du crocodile». Dani Kouyaté est surtout à l'aise avec les légendes. Il s'en sert pour son premier long métrage, «Keïta! l'Héritage du Griot» en 1995. C'est l'occasion de retracer la légende de Soundjata Keïta, fondateur de l'Empire Mandingue. Le film, primé sur de nombreux festivals, est un spectacle divertissant mais aussi un instrument pédagogique. Puis en 1999, le réalisateur met son talent au service de la télévision du Burkina pour diriger plusieurs épisodes de la série «À nous la vie». Mais le théâtre l'attire toujours et en 2001 il décide de porter à l'écran la légende du Wagadu (mythe Soninké du 7e siècle), inspirée de la pièce de théâtre «La légende du Wagadu vue par Sia Yatabéré» de l'auteur mauritanien Moussa Diagana: «Sia, le rêve du python». En 2003, Dani change radicalement de registre. Il s'attaque aux nouvelles technologies en tournant en Numérique Haute Définition son troisième long métrage «Ouaga Saga».

Filmographie

2005: Joseph Ki-Zerbo – Indentités/Identité pour l'Afrique. Documentaire. DV Cam, 52'.

2001: Sia, le rêve du python. Long métrage de fiction. Format 35mm, 96'.

1998: A nous la vie. Série télévisuelle. Format Béta SP, 12 épisodes de 26'.

1995: Keïta! L'héritage du griot. Long métrage de fiction. Format 35mm, 94'.

1993: Les larmes sacrées du crocodile. Court métrage de fiction. Format Béta, 10'.

1991: Tobbere Kossam. Court métrage de fiction. Format 16mm, 26'.

1989: Bilakoro. Court métrage de fiction. Format 16mm, 15'.

Propos du réalisateur

«*OuagaSaga*» est une comédie urbaine.

Avec ce nouveau film, je compte traduire une réalité burkinabé contemporaine où s'inscrivent préoccupations économiques, chômage des jeunes, volonté de réussite, ébranlements sociaux... sans toutefois tomber dans une vision pessimiste ou négative.

Plusieurs éléments, personnages et circonstances, caractéristiques des souvenirs ouagalais de ma propre enfance s'y trouvent; cet univers positif et jovial, la folie de vivre, l'amour du cinéma, l'art du «système D» comme Débrouille...

«*OuagaSaga*» est un hommage à la ville de Ouagadougou.

Notre capitale croit au cinéma. Elle passe même pour la «Capitale du cinéma africain».

Je compte restituer sa folie, son dynamisme, sa diversité, et sa vitalité en faisant d'elle un protagoniste central du film.

«*OuagaSaga*» est un conte moderne.

L'utilisation des effets spéciaux est un des partis pris artistiques et techniques déterminants pour l'esprit de «*OuagaSaga*». Ces «trucages» viendront appuyer le ton comique et léger du film, lui donnant ainsi le caractère fantastique et «populaire» propre à la magie du conte.

Pour cela le tournage s'est fait en numérique haute définition, idéal pour ce type de travail.



Extraits d'entretien

réalisé par Olivier Barlet.

Voilà une toute autre démarche que Keïta ou Sia, des grands films en 35. Ouaga Saga est un produit délibérément populaire, fête foraine, on a envie de dire "la vie est belle" en sortant! D'où vient cette volonté ?

Pour dire la vérité, elle ne vient pas de moi, elle vient du scénario, qui est un très bon scénario de ce point de vue-là. Ce sont les auteurs qui ont voulu faire cet hommage à Ouaga et à la jeunesse du Burkina. Tout est parti de là.

Ce n'est pas toi qui amènes le scénario au départ ?

Non. Moi je ne peux pas faire un scénario avec un happy end. Ça c'est clair! Il a été écrit par deux Français qui ont vécu au Burkina, et qui ont vraiment aimé le Burkina et qui ont voulu rendre hommage à Ouaga et à la jeunesse, à travers cet optimisme. Ce qu'ils voulaient, c'était surtout quelque chose de positif. Et moi j'ai eu la charge de faire sortir ça du scénario et pour moi ça a été un exercice assez compliqué. Tu connais le cinéma africain: la tendance est plutôt au grave qu'au rigolo. Donc pour moi c'était un pari de faire sortir l'atmosphère de ce scénario, d'autant plus qu'en réalité il n'y a pas d'histoire. C'est un film d'atmosphère, un film positif pour donner un peu d'oxygène.

Il y a un côté chronique très fort.

Oui, tout à fait. Et ça, quand je dis il n'y a pas d'histoire, ce n'est pas une lacune: c'est un style, et il fallait respecter ce style-là. Parce que si je cherchais une histoire dans le film, je démissionnais sur le scénario. Je devais chercher l'atmosphère de l'intérieur de film, et pour cela la productrice a été très importante car elle était du même point de vue que le scénario. Je pense que c'était fondamental d'avoir une productrice qui était là et qui voulait que sorte de ce scénario quelque chose de positif et de jovial. Ça a donc été une rencontre entre un scénario qui se voulait ainsi, et une production qui a tout fait pour amener la chose dans cette direction. Moi j'étais là pour essayer de concrétiser tout ça. Ça m'a boosté un peu c'est vrai, j'ai abandonné beaucoup de mes vieux acquis, j'ai remis en question plusieurs choses. J'ai ouvert mes horizons et suis allé vers d'autres directions et ce film peut surprendre pour les gens qui ont l'habitude de voir mon travail: il va un peu à contre-pied de ce que j'ai fait jusqu'ici.

Peux-tu encore dire: je suis griot, fils de griot donc je fais un produit de griot ?

Oui, car pour moi ce film est un conte. D'ailleurs si je ne m'étais pas appuyé là-dessus je n'aurais pas pu le faire. Je considère que ce film est un conte de griot, parce que quand je raconte une histoire, à des enfants ou à des adultes, je suis dans la dérision totale. Quand je

te cite les fables de La Fontaine, le renard et le corbeau, il se trouve que le corbeau c'est mon voisin. Les contes, c'est de la dérision. La métaphore, c'est l'art du griot, et c'est l'art du cinéma. Les deux se rencontrent. Je me suis appuyé sur ma folie de conteur pour pouvoir faire ce film. La monteuse son par exemple me proposait certaines choses, si je n'étais pas tendance dérision, je me serais évanoui!

Là où je fais une différence, c'est cette sorte d'affirmation du cinéma, de fascination du cinéma: tu mets même le mot cinéma en flashes et clignotants comme décor d'une scène lorsque le gars raconte Rio Bravo de Howard Hawks... Et on débouche sur Ouaga multiplexe!

Oui, pour moi il y a trois hommages dans le film: un hommage à la ville de Ouaga, un hommage à la jeunesse, et un hommage au cinéma. Les trois choses sont liées quelque part. Ouaga est liée au cinéma à cause du Fespaco, et le Fespaco c'est aussi la jeunesse... Et pour moi ces trois choses vont ensemble dans le même hommage en fin de compte, et donc Ouaga multiplexe, et le shérif, et l'âne et la séance de cinéma, et la chanson western sur les femmes qui descendent vers le commissariat, pour moi tout ça c'est Ouaga, tout ça participe du rêve de la ville de Ouaga, et de l'hommage que les auteurs ont voulu mettre dans leur scénario.

Alors quand tu parles de conte, c'est un peu conte de fées: le gars qui gagne à la loterie, etc. On est aussi bien dans La Petite vendeuse de Soleil de Djibril Diop Mambety que dans Wariko de Fadika Kramo-Lanciné. Et ce côté conte de fée permet de faire une analyse sociale par derrière, mine de rien.

Tout à fait et c'est assez loin de mon univers habituel. D'habitude je suis assez rationnel et assez dur avec les politiciens et tout le bataclan et puis l'esprit qui est dans le scénario a été protégé par la collaboration et aussi par mon ouverture parce que je n'avais pas envie de trahir le scénario: autrement j'aurais fait autre chose. Et là je n'avais tellement pas envie de trahir l'esprit de ce scénario que je me suis appuyé sur tout ce et tous ceux que je pouvais, dont mes collaborateurs et chacun à sa façon y a contribué. Il y avait un challenge, très puissant, fragile et complexe, quasiment métaphysique: c'était de s'ouvrir sans se perdre, sans perdre l'âme, sans que la ville perde son âme, sans que les jeunes perdent leur âme. C'est un exercice qui n'est jamais gagné d'avance et c'est ce pari qu'on n'a pas trop raté. J'espère. J'attends de voir la réaction du public.

J'avais interviewé Thomas Ouédraogo à Namur il y a deux ans , on l'avait vu dans "Voyage à Ouaga", dans "Source d'histoire" d'Adama Roamba sur les enfants soldats: c'est un acteur né, ce gamin! Je lui avais demandé: «que faut-il pour être un bon acteur ?» et il m'avait dit: "être bon en maths!" – Comment ça ? "Oui car quand tu es bon en maths, tu as une bonne mémoire et tu retiens bien ton texte..." (Rires) Il est

étonnant. Il était tout timide, un peu plus jeune...

Oui il a vraiment beaucoup de talent il fait partie de ceux qui tiennent le film. Moi j'ai pensé qu'il était timide le premier jour! Il ne m'avait pas trop inspiré. Mais il faut dire qu'on avait fait tout un travail avec eux: Pendant un mois ils ont travaillé ensemble. Nous avons fait les auditions, ça a été assez long, et quand on a regroupé les jeunes, j'ai dû les confier pendant un mois à Madou Boro, un metteur en scène de théâtre qui travaille beaucoup avec les jeunes, qui les a encadrés, trois fois par semaine, et ainsi a pu créer cette magie, cet esprit. Après ils ont travaillé les dialogues en amont, se sont approprié ce qui était écrit, il y avait une certaine souplesse dans ce qui était écrit et ce qui devait être dit. Serge Henri aussi, un de nos acteurs, le voisin du film, a travaillé avec eux.

Il y a par moments l'utilisation extraordinaire de musiques de cinéma, de références comme la reprise de Rio Bravo...

La musique fait partie des choses qui nous ont le plus fatigués dans le film parce qu'on n'a pas eu beaucoup de temps pour la travailler. Ceci dit, on a été au bout de ce qu'on avait à faire avec ce qu'on avait. Mais je peux dire que s'il y a une seule frustration dans toute cette histoire, c'est de n'avoir pas pris assez le temps et la disponibilité de voir ce qu'on pouvait faire de notre bande-son. On a traité au mieux la musique, sincèrement, dans l'esprit des choses, et ça, c'est en grande partie grâce au monteur qui après un premier bout à bout s'est amusé à balancer des musiques sur certaines images et à nous les proposer et il se trouve que ça allait dans le sens qu'on cherchait donc on s'est enfoncé là-dedans.

Pour le choix des musiques, il n'y a pas eu un musicien sur le film en particulier ?

Oui, il y a eu un musicien pour les morceaux originaux. Tout ce qui est musique de Ouaga, le thème a été composé par un musicien qui s'appelle Mokhtar Samba. Il y a quelques morceaux aussi d'atmosphère créés par lui sous la direction de Marc Miller qui est un compositeur de Paris. Ils ont conçu ça comme ils pouvaient avec le temps dont ils disposaient aussi. Et même si nos rêves étaient autres, nous apprécions assez le résultat. Pour le reste, le concept de la bande-son vient de nous, du montage, de la production, de la monteuse son surtout, qui nous a vraiment proposé ce concept sonore. Parce que les atmosphères sont tout à fait décalées. Ce n'est pas du tout réaliste. Qui connaît l'ambiance sonore de la ville de Ouaga sait qu'on est à côté de la plaque. C'est là le truc sur lequel on a voulu jouer. C'est elle qui l'a proposé. La production m'a apporté des gens vraiment intéressants, mais au départ je ne savais pas à qui j'avais affaire. Là mon équipe a 100% changé! Je n'ai pas mon chef photo, pas mon ingénieur du son, pas ma monteuse... Je me suis jeté à l'eau à 100% et j'ai rencontré des gens qui ont chaque fois apporté des choses qui ont nourri ce qu'on voulait faire: ça ouvre les horizons.

Pour conclure, je voudrais dire que ce n'est pas que des fleurs qu'on se lance: il y a une éthique de la création qui veut que chacun participe, et ma conception du cinéma est que c'est plus que jamais de la création collective. Je suis sûr que si j'ai un mauvais directeur photo, j'aurai de la mauvaise lumière, et si le monteur n'est pas bon, le film sera bancal, etc. De mon point de vue le rôle d'un metteur en scène c'est de canaliser, de gérer les talents.

Citations

- C'est un hommage à la jeunesse ouagalaise et à son art de la bonne humeur. Ce film est un conte moderne et jovial, une invitation à partager un peu de folie, un peu d'optimisme.

Journal Sidwaya (Ouagadougou)

- Dani Kouyaté a fait un beau film plein d'espoir et de rêve. Au delà du petit banditisme des jeunes dans le film, ce qui m'a beaucoup plu, c'est la prise de conscience de ces derniers, qu'il faut travailler pour réaliser leur rêve.

Maman Kouyaté, initiatrice du prix spécial «Graine de baobabs – Wamdé».